



Getty Images

Les neurosciences à la rescousse de la SST

Étonnamment, comprendre le fonctionnement de notre cerveau peut permettre d'améliorer la prévention des risques et la sécurité des collaborateurs. Se servir de ces connaissances peut déboucher, assez facilement, sur des actions concrètes et efficaces.

SOMMAIRE

Bien connaître notre cerveau pour mieux travailler en sécurité	page 34
Sept grandes catégories d'erreurs	page 34
Un cerveau un peu paresseux	page 36
Des situations génératrices d'erreurs	page 36
Quelles sont les parades à mettre en place?	page 38
Sur le terrain... retours d'expérience	page 40



Bien connaître notre cerveau pour mieux travailler en sécurité

Comprendre le fonctionnement de notre cerveau permet d'éviter les erreurs humaines au travail. Tout comme il permet aux préventeurs en entreprises de franchir un palier sur certains points de leur stratégie prévention des risques professionnels.

L'apport des neurosciences en matière de sécurité au travail suscite un réel intérêt chez bon nombre de préventeurs. Ainsi, parmi les spécialistes des neurosciences, Isabelle Simonetto, docteur en neurosciences et fondatrice d'Addtheo, travaille depuis de longues années sur ce sujet : « Il y a dix-sept ans, j'ai commencé à travailler avec l'industrie du nucléaire sur le sujet de la mémorisation. Puis, dès 2006, j'ai commencé, dans le cadre de mes travaux, à faire le lien entre les neurosciences et la sécurité. Mes premiers travaux reposaient sur l'analyse des erreurs observées lors de certains process pour les expliquer par le fonctionnement même de notre cerveau. Ainsi, quand on réalise un REX ou une analyse d'accident ou d'un presque-accident, et après en avoir identifié les causes orga-

nisationnelles et techniques, on en arrive souvent à la simple conclusion : c'est une erreur humaine. Sans doute. Mais pourquoi le ou les salariés concernés ont-ils commis cette erreur ? C'est là que les neurosciences peuvent nous permettre d'aller plus loin. Car une erreur humaine est par définition involontaire. Cela veut dire que la personne a fait pour le mieux mais que son geste n'a pas produit l'effet attendu. Pourquoi ? »

SEPT GRANDES CATÉGORIES D'ERREURS

Pour Isabelle Simonetto, il est possible d'associer chaque erreur à une propriété de notre cerveau : « On dénombre sept grandes catégories d'erreurs. Toutes associables au mode de fonctionnement de notre cerveau. La première : je ne perçois que ce que j'ai appris à percevoir. Ainsi, on ne comprendra pas une règle de sécurité si on n'y a pas été formé. Autre erreur : lorsqu'on est

concentré sur une opération, une intervention, on devient aveugle et sourd au reste de son environnement. Cela suppose donc de mettre en place des temps d'arrêt avant de se concentrer sur son activité pour analyser son environnement, et de pratiquer la vigilance partagée, que cherchent à instaurer tant de préventeurs, pour alerter son collègue en cas d'écart, de danger. Autre règle à comprendre : je n'analyse plus ce que j'ai déjà analysé, car je considère que c'est déjà fait. Ainsi, beaucoup d'accidents sur les chantiers arrivent quand on reprend une activité. Par exemple, le matin, un briefing d'équipe est réalisé, on est remobilisé sur l'activité mais le problème intervient plus tard, le chantier évolue mais le cerveau ne réanalyse plus. Quatrième propriété : j'interprète la réalité en fonction de ce que j'ai appris et du contexte. Quand vous êtes persuadé de quelque chose, vous allez percevoir ce que vous voulez perce-



« Notre cerveau ne perçoit que ce qu'il a appris à percevoir... »



2 questions à

ISABELLE SIMONETTO,

docteur en neurosciences et fondatrice d'Addheo

Est-il possible de travailler sans faire d'erreur ? En quoi le fonctionnement de notre cerveau est-il à l'origine des erreurs à l'origine d'accidents ?

Personne ne peut travailler sans faire d'erreur. L'erreur est même la norme. Notre cerveau fonctionne comme un décodeur. Il se « contente » de décoder des signaux électriques. Et c'est notre mémoire, via nos apprentissages, qui joue ce rôle de décodeur. C'est pourquoi le cerveau ne perçoit que ce qu'il a appris à percevoir. Par ailleurs, pour économiser de l'énergie, il va, dès qu'il le pourra, passer en mode automatique. C'est pourquoi de nombreux travailleurs expérimentés sont victimes d'accident car, maîtrisant une tâche, ils sont passés en mode pilotage automatique. Toutes entreprises confondues, 80 % des accidents du travail, ont pour origine ce passage en mode automatique, le fait d'accomplir une tâche de manière routinière... Car quand on devient expérimenté dans une tâche, la partie du cerveau qui contrôle l'activité n'est pas la même...

Quels sont les moyens de prévention à mettre en place pour éviter que notre cerveau nous trompe ?

Comme il n'est pas capable de percevoir que ce qu'il a déjà perçu, d'analyser que ce qu'il a appris à analyser et qu'on ne peut pas rester concentrer plusieurs heures, il faut faire en sorte de donner les moyens aux équipes de prendre le temps de se reconcentrer, de se remobiliser. On privilégiera, pour cela, la mise en place de temps d'arrêt avant de commencer à travailler, après une interruption, en cas d'imprévu et à la fin de l'intervention. Ces temps d'arrêt dépassent rarement la minute. Sans oublier la mise en place de la vigilance partagée pour être capable d'avertir, si nécessaire, un collègue qui se mettrait en danger en ne percevant plus l'évolution de son environnement.

LE CHIFFRE

80 %

Toutes entreprises confondues, 80 % des accidents du travail ont pour origine le passage en mode automatique de notre cerveau.



À RETENIR

Pour sortir de la routine, on privilégiera des temps d'arrêt avant de commencer à travailler, après une interruption, en cas d'imprévu et à la fin de l'intervention.

voir. Si vous êtes persuadé qu'une canalisation a été purgée, si ce n'est pas le cas, vous allez voir l'opposé de la réalité. Si on ne connaît pas le cerveau, on va croire que la personne ment. »

Les cinquième et sixième caractéristiques qui vont avoir un impact sur le travail sont à chercher du côté de notre mémoire, à court et à long terme.

« La mémoire à court terme est sensible aux interférences. Elle va nous permettre de travailler mais, si on est interrompu, on peut reprendre l'activité en étant persuadé qu'on a fait une chose, car d'habitude c'est ce que l'on fait à ce stade. Mais, cette fois, on aura oublié. Quant à la mémoire à long terme, elle produit fréquemment de faux souvenirs », poursuit Isabelle Simonetto. Sans oublier, la septième caractéristique : nous avons des automatismes très puissants qui eux aussi peuvent conduire à des erreurs.





UN CERVEAU UN PEU PARESSEUX

Pour comprendre les erreurs décrites par Isabelle Simonetto, il faut se pencher sur le fonctionnement même de notre cerveau. Une « machine » formidable, qui malgré un poids moyen d'1,350 kg, est capable de générer et d'analyser 100 millions de milliards de signaux électriques par seconde ! Mais pas toujours de manière consciente... Notre cerveau nous trompe régulièrement pour la simple et bonne raison qu'il cherche tout le temps à faire des économies d'énergie car il consomme, à lui seul, un quart de nos ressources en oxygène, ce qui en fait l'organe qui consomme le plus d'énergie, et un cinquième de notre glucose. « Notre cerveau a une priorité : économiser l'énergie. Si on ne comprend pas cela, insiste Isabelle Simonetto, on ne peut pas comprendre certains accidents dont sont victimes des techniciens expérimentés. En effet, quand on maîtrise son métier, ses process..., nous déléguons notre activité à la zone du cerveau qui gère les automatismes. C'est ce mode de fonctionnement qui explique que seul un électricien très expérimenté oubliera de s'équiper avec tel ou tel EPI ou outil. Que seul un professionnel du BTP oubliera son casque ou son harnais. »

Il faut bien comprendre que passer en « mode automatique » est normal. Et qu'il n'y a pas d'erreur bête compte tenu de ce que l'on sait du fonctionnement de notre cerveau. Cela dit, pour éviter les erreurs, il faut apprendre aux collaborateurs à sortir de ce mode automatique, de la routine, à des moments clés. Il faudra donc mettre en place des temps d'arrêt, de vigilance.

DES SITUATIONS GÉNÉRATRICES D'ERREURS

L'organisation même du travail, les process et l'environnement de l'intervention peuvent évidemment être à l'origine d'erreurs. Par exemple, plus il y aura de coactivité autour de l'intervenant, plus il y aura de risques. Car ce dernier sera obligé de fortement se concentrer et, par voie de conséquence, dans l'incapacité d'appréhender le reste de son environnement. Il n'entendra pas un véhicule en approche ou ne verra pas une charge en mouvement au-dessus de lui. De même, le fait d'être constamment interrompu ou de devoir réaliser plusieurs tâches en même temps sera source de situations à risques, voire d'accidents.

Il faut sanctuariser certaines activités pour éviter que ne surviennent les accidents. Mettre en place une équipe qui aura pour mission d'être vigilante pour alerter le technicien trop concentré et s'assurer que



RAPPORT AU RISQUE

Chez Enedis, les équipes prévention ont constaté que certains collaborateurs continuaient à avoir des comportements à risques. C'est pourquoi le groupe a décidé, en partenariat avec le cabinet Santé Partners, de mettre en place un outil de diagnostic, « Mon rapport au risque », afin que chacun puisse évaluer ledit rapport au risque. Cette initiative, testée en janvier et février dans les agences du Nord-Pas-de-Calais et de Picardie, devrait permettre de franchir un nouveau palier et d'ancrer les parades de sécurité.



la parole à

AUDREY THUM,

directrice du développement durable FM Logistic France

« Il est assez simple de décliner des actions adaptées comme les temps d'arrêt, la vigilance partagée, etc. »



« Les neurosciences nous donnent des clés pour susciter l'adhésion à notre démarche de santé, sécurité et bien-être au travail, et l'acculturation, en matière de prévention des risques.

Elles nous donnent les moyens d'élaborer des outils, des process qui permettent à nos collaborateurs de gagner en autonomie, d'être capables de diagnostiquer telle ou telle situation de travail et de s'adapter à leur environnement. Ils s'approprient ainsi plus facilement certains mécanismes,

les comprennent mieux et les appliquent donc plus naturellement, en pleine connaissance de cause, une fois sur le terrain. Le recours aux neurosciences n'est pas réservé qu'aux grosses entreprises, dotées d'une structure HSE. Il est assez simple, avec quelques principes connus du fonctionnement de notre cerveau, de décliner des actions adaptées, comme les temps d'arrêt, la vigilance partagée..., pour améliorer la sécurité des collaborateurs. »



« Notre cerveau joue un rôle important dans la survenue de certaines erreurs. »

2 questions à

SYLVIE LEMIERRE,
préventrice à la SNCF

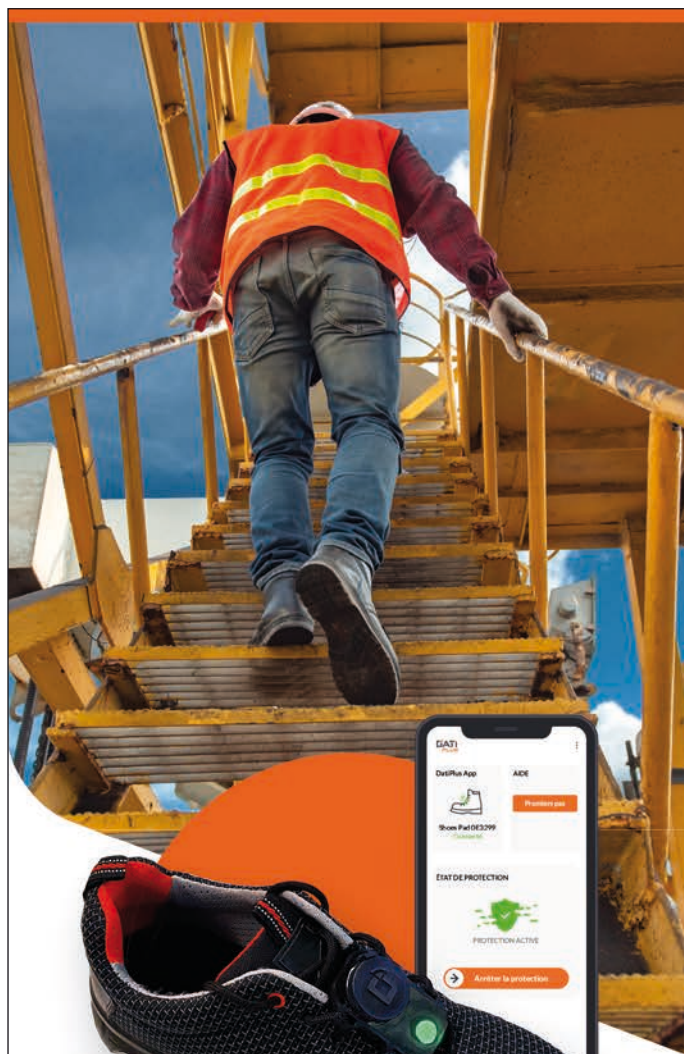
Pourquoi vous êtes-vous intéressés à l'apport des neurosciences dans le cadre de la prévention des risques au sein du groupe SNCF ?

On ne peut pas se contenter de gérer la sécurité au travail de manière uniquement réglée. Cela ne suffit pas à éliminer certaines erreurs. Les neurosciences nous aident à faire comprendre à nos opérateurs que tout le monde est faillible. Que notre cerveau joue un rôle important dans la survenue de certaines erreurs. Il est fainéant. Il faut donc prendre du recul et apprendre à le gérer car il passe facilement en mode automatique avec des routines, pour économiser de l'énergie. Nous avons donc élaboré des actions de formation qui nous permettent de sensibiliser nos opérateurs à éviter certains biais. Le cerveau peut ne voir que ce qu'il a appris à voir. Il n'analyse plus ce qu'il a déjà analysé... Il faut donc multiplier les exercices, les mises en situation afin que nos opérateurs apprennent à identifier les situations à risque, à analyser leur environnement et à mettre en œuvre des parades... Aider

leur cerveau à identifier, analyser, percevoir tel ou tel écart, danger ou changement le moment venu...

Comment est perçue ce type d'approche de la prévention ?

Il permet de rester humble face aux questions de prévention. Personne n'est à l'abri de commettre une erreur. Les neurosciences nous permettent de définir une nouvelle approche de la sécurité sur le terrain et facilitent l'acculturation de nos standards. Nous développons ainsi les compétences non techniques telles que gérer la pression temporelle, contrôler ses actions, etc.



La solution
innovante
pour protéger
vos travailleurs
isolés

DATI
PLUS

09 72 63 47 12
dati-plus.com



«Les neurosciences nous aident à agir concrètement sur les comportements.»

2 questions à

STÉPHANIE VAUX,

consultante en prévention chez Enedis

Comment en êtes-vous venus à vous intéresser à l'apport des neurosciences en matière de prévention des risques ?

Depuis plusieurs années, nous avons réussi à faire baisser fortement le nombre d'accidents du travail. En travaillant, notamment, sur l'amélioration de la fiabilité technique et sur notre système de management. Malgré cela, nous étions toujours confrontés à un matelas d'accidents graves et mortels que nous ne parvenions pas à réduire. Partant de ce constat, nous avons décidé d'étudier le possible apport des neurosciences et ce qu'elles nous apprennent sur le fonctionnement de notre cerveau. Nous avons travaillé avec Isabelle Simonetto pour franchir ce palier.

Sur quelles actions concrètes ont débouché cette réflexion et cette collaboration ?

Nous avons pu, grâce aux interventions d'Isabelle Simonetto, élaborer des formations, des outils... qui permettent d'agir, concrètement sur les comportements. Cela nous a permis d'expliquer le rôle des parades de sécurité que les salariés doivent mettre en place pour éviter

que les erreurs aient des conséquences graves: le Top avant l'intervention afin de prendre le temps d'observer son environnement et de mettre en place des parades pour limiter les risques, la vigilance partagée, les briefs et débriefs avant et après toute intervention. Tout cela a pour objectif de permettre aux techniciens de maintenir un mode conscient lors des moments clés d'une intervention. Car, ce que nous apprennent les neurosciences, est que, par souci d'économie d'énergie, le cerveau bascule facilement en mode automatique. C'est là qu'apparaît la routine, cause de nombreux accidents subis par des techniciens expérimentés... Tout le monde fait des erreurs. Cela fait partie du processus d'apprentissage. Mais il faut en être conscient afin de pouvoir activer les parades adéquates pour pouvoir se protéger.



rien n'y personne ne viendra l'interrompre pendant la tâche qu'il accomplit. Hors les nécessaires temps d'arrêt prévus. « Demander aux collaborateurs de faire attention à tout, tout le temps, est impossible compte tenu des propriétés de notre cerveau. On ne peut également pas rester concentrer pendant plusieurs heures sans pause. De même que nous ne sommes pas capables de rester une heure sous l'eau sans assistance pour respirer », insiste Isabelle Simonetto. Notre cerveau produit un quota minimum de trois erreurs par heure. Tout en sachant que ce quota va augmenter dès que la complexité du travail s'accroît. Pour travailler en sécurité, il faudra donc mettre en place des parades de sécurité pour capter les erreurs avant qu'elles aient une conséquence. Ces parades peuvent être: des check-lists, une double ou triple identification, un contrôle croisé, les temps d'arrêt, etc.

QUELLES SONT LES PARADES À METTRE EN PLACE ?

Il faut qu'elles soient le plus simples possible, précises. Rappelons-le: on ne peut pas demander à quelqu'un de faire attention à tout, tout le temps. C'est, on l'a vu, neurologiquement impossible. Les procédures et parades de sécurité doivent donc tendre, autant que possible, à être conçues comme un comportement naturel. Faire apprendre des pages et des pages de règles, de standards, de process... de sécurité et de prévention des risques n'est pas le plus efficace. Il faut s'attacher à faire simple et faire en sorte que les collaborateurs auxquels s'adressent ces règles et autres standards sachent ap-



ENTRAÎNEMENT À LA BIENVEILLANCE PARTAGÉE

Avec Fullmark, les équipes d'Eiffage se sont livrées à une expérience grandeur nature sur quatre sites de l'entreprise, dont le siège du groupe, à Vélizy. Un acteur, sous caméra cachée, se mettait, au vu de tous, en situation de dysfonctionnement sécurité afin d'étudier le type de réactions des personnes passant à proximité. Avec l'accord des personnes filmées, quatre vidéos ont été réalisées pour servir d'introduction au débat sur la vigilance partagée. Cette « expérience » a servi également à la mise au point du « training » sur la pratique de la vigilance [bienveillance] partagée.

pliquer les consignes et aient intégré leur bien-fondé. Le rôle du management est ici primordial, comme souvent en matière de prévention des risques et de santé et sécurité au travail... Il devra accompagner l'intégration de ces paradigmes et comportements.

Par exemple, dans certains secteurs d'activité, comme le BTP, la distribution d'énergie..., les paradigmes le plus souvent utilisés sont les temps d'arrêt et la vigilance partagée, afin de s'assurer que les compagnons et techniciens puissent travailler, en toute sécurité, dans un environnement qui évolue toujours. Mais cela ne sera efficace que si les compagnons, techniciens et autres opérateurs savent quoi regarder, analyser, identifier... « En général, on recourt à ces temps d'arrêt dans quatre cas : avant de démarrer, après une interruption, en cas d'imprévu et en fin de chantier », explique Isabelle Simonetto. Par ailleurs, en ce qui concerne la vigilance partagée, il sera nécessaire, pour qu'elle soit efficace, d'instaurer un climat permettant la libération de la parole. Être conscient que lorsque nous sommes concentrés nous devenons aveugles et sourds à tout le reste nous invite à interpeller un collègue qui se mettrait en danger mais aussi d'accepter de l'être ! Cela n'a rien à voir avec le niveau de com-

!

À RETENIR

La Fondation Maif propose sur Youtube le webinaire : « Prévention des risques et neurosciences », avec Étienne Bressoud, Nicolas Fieulaine, Elena Pasquinelli. > www.youtube.com/watch?v=TFMnCuLgjmQ



la parole à

GILLES RADENNE,

responsable pôle santé sécurité au travail chez SNCF Gares & Connexions

« Les neurosciences nous aident à tendre vers le zéro accident. »



« Le principal apport des neurosciences réside dans le fait qu'elles nous permettent de sortir du mode automatique, qui est à l'origine d'erreurs, d'écarts... Elles nous permettent d'apprendre à nos opérateurs à gérer le doute, à comprendre qu'ils sont faillibles, même les plus expérimentés.

Nous avons pu ainsi mettre en place des processus qui leur permettent de prendre du recul, de vérifier sa compréhension et celles des autres. Nous avons aussi impliqué les managers pour qu'ils portent cette approche et qu'ils aillent au-delà du simple respect de la règle. Tout le monde se trompe plusieurs fois par jour. Les dirigeants comme les opérateurs. Les neurosciences nous alertent que le carcan de la règle n'est pas suffisant et facilitent l'acculturation en matière de prévention. »





COMPRENDRE LE FONCTIONNEMENT DU CERVEAU

Pourquoi des personnes disposant d'expérience font-elles encore des erreurs? Et si tout était une question de neurosciences? Peut-on se fier à notre cerveau? Autant de sujets qu'aborde dans son livre Isabelle Simonetto, docteur en neurosciences. Grâce à des exercices, des exemples concrets et des fiches mémo, vous pourrez comprendre les différents pièges inhérents aux propriétés du cerveau. Ce livre vous donne des conseils pratiques et des techniques directement applicables dans tous les secteurs professionnels. > Isabelle Simonetto, Neurosciences et sécurité. Éviter les erreurs humaines au travail. Éditions Mardaga.



la parole à

ERICK LEMONNIER,

directeur prévention sécurité, Eiffage branche Infrastructures

« La routine est l'ennemi de la prévention. »



« Depuis plusieurs années, nous nous appuyons sur les neurosciences pour consolider notre culture prévention. Notamment, dans le cadre de notre programme "Leadership sécurité". Les neurosciences nous permettent de comprendre les processus mentaux qui sous-tendent nos prises de décision et donc nos comportements.

En comprenant ces mécanismes, il est possible de développer des stratégies efficaces pour apprendre à notre cerveau à réagir dans certaines situations. Par exemple, dans le cadre de la « vigilance [bienveillance] partagée ». Nous avons conçu avec Exalty une formation pour mettre en situation nos collaborateurs, et partenaires, – chacun jouant un rôle: alertant et alerté – pour étudier les comportements de chacun et permettre l'adoption, l'intégration de nouveaux réflexes face à une situation d'anomalie. Dans ces ateliers participatifs, trois points essentiels sont mis en pratique: Voir-Dire-Confirmer. Cela permet à chacun de développer avec bienveillance sa capacité à promouvoir auprès de son environnement ses valeurs et sa culture car il est convaincu qu'elle est bénéfique pour tous. »



pétence de la personne interpellée. C'est tout simplement la prise en compte d'une propriété de notre cerveau!



EN SAVOIR PLUS

Fullmark propose une journée pédagogique autour du thème: « Les neurosciences au service de la sécurité », www.fullmark.fr/fr/25103-neurosciences-securite.html.

SUR LE TERRAIN... RETOURS D'EXPÉRIENCE

Chez FM Logistic, les équipes en charge de la prévention, dans le cadre du programme BESST, ont réfléchi à l'apport des neurosciences en matière de formation et d'animation. Comme nous le confirme Audrey Thum, directrice du Développement durable France: « Nous avons appliqué les enseignements des neurosciences à deux des balises "F.A.I.R.E" de notre programme BESST. Tout d'abord pour innover en matière de formation. Les neurosciences nous ont permis de concevoir, de développer et d'animer des modules de formation ludo-pédagogiques, en associant la cognition à l'émotion. Nous invitons nos collaborateurs à se mettre en scène, à prendre la place de quelqu'un d'autre au travers de jeux de rôle, dans des scénarios divers afin qu'ils apprennent à identifier les situations à risques, et surtout, qu'ils osent commettre des erreurs. Car c'est ainsi qu'on facilite l'apprentissage et qu'on permet à notre cerveau d'apprendre à percevoir différemment certaines situations. Tout cela nous a permis de faciliter l'appropriation, par nos équipes, de mécaniques spécifiques. »

À la SA SNCF Gares et Connexions, Gilles Radenne et ses équipes sont aussi convaincus de l'apport des neurosciences en matière de prévention des risques: « Dans le cadre de notre programme Prisme, nous nous servons



des neurosciences et de ce qu'elles nous apprennent sur le fonctionnement du cerveau. Notre objectif est de faciliter l'acculturation de l'ensemble de nos acteurs à la sécurité, des managers aux techniciens, explique Sylvie Lemièrre (préventrice). Par exemple, nous avons développé des formations à destination de nos opérationnels sur le thème « Savoir voir/savoir dire ». À cette occasion, on démontre que chacun est faillible. Cela nous permet de faire comprendre comment le fonctionnement du cerveau peut être à l'origine d'erreurs. Tout le monde en comment. Et notre cerveau ne nous aide pas toujours à les éviter. Il peut nous tromper. On croit voir quelque chose qui en fait n'existe pas. Comme le montre clairement l'illusion d'optique de l'échiquier d'Adelson... On croit voir deux cases de couleurs différentes alors qu'elles sont de la même couleur. De même, lors d'une intervention, on ne percevra pas une différence sur un poste de travail car notre cerveau aura déjà analysé ce poste. Et ne détectera pas le changement... » ■



ZOOM SUR

COLAS : ÉLABORER DES OUTILS NUDGE

Les équipes sous la direction de François Guitton, chez Colas, souhaitent s'associer à des start-up pour élaborer des outils nudge destinés aux conducteurs de travaux, chef de chantier, chef de carrière, chef de poste, etc.

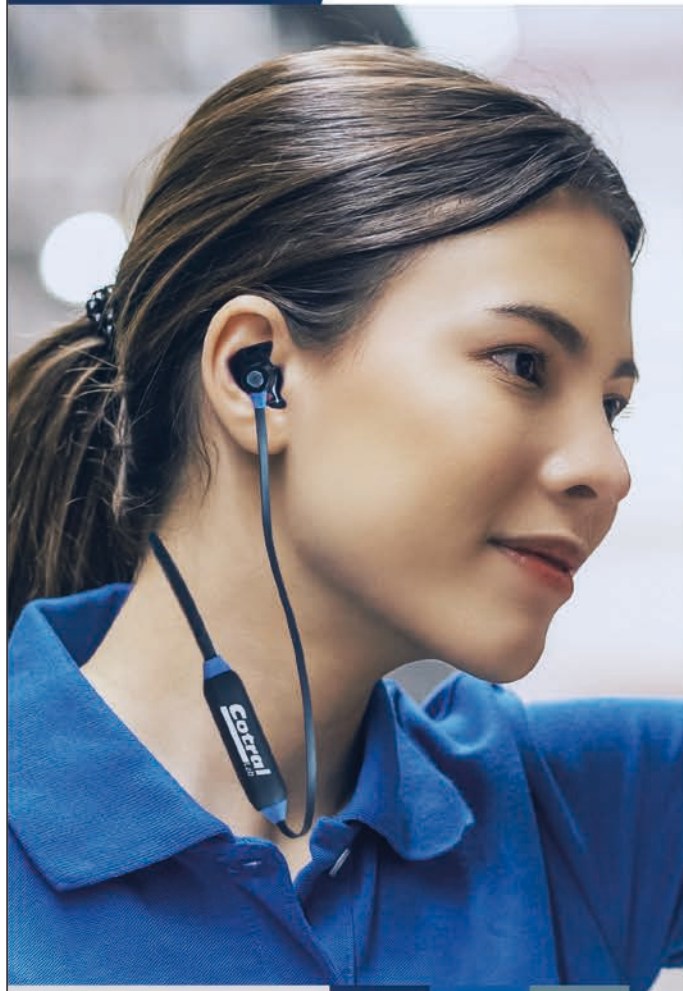


À RETENIR

Notre cerveau cherche constamment à économiser de l'énergie. Il consomme 1/4 de notre oxygène et 1/5 de notre glucose.

Cotral
Lab

N°1 Mondial
de la protection
auditive sur mesure



NOUVELLE PROTECTION AUDITIVE SUR MESURE CONNECTÉE : IT1

« Connecté et protégé en toute liberté. »

 Bluetooth 5.0

 32 grammes

 Limiteur de volume

 Étanchéité eau et poussière

 Compatible autres EPI

 Autonomie 11 heures

www.cotral.fr



«Les neurosciences permettent de rompre avec la banalisation de nos messages.»

2 questions à

JORIS POTIGNON,

chargé QHSE Industries et Carrières région Paca chez Colas

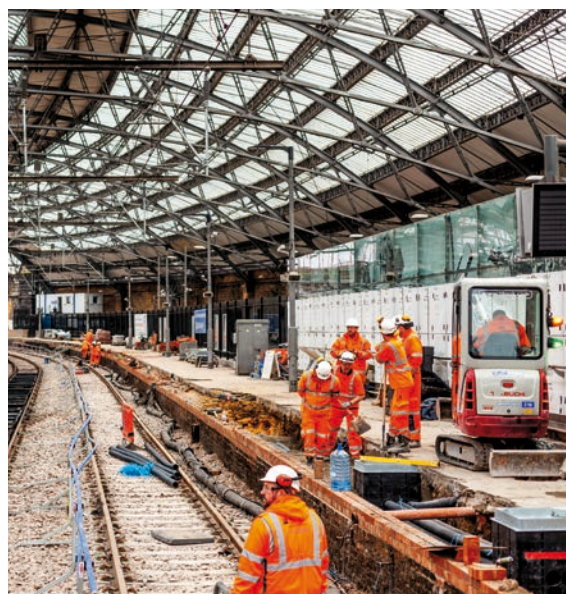
Vous vous intéressez à l'apport des neurosciences, voire du nudge en matière de prévention des risques ?

Chez Colas, avec François Guitton et son équipe, nous explorons depuis un moment ces domaines pour améliorer la prévention des risques et la santé au travail. Le nudge pourrait être utilisé pour rétablir des règles de sécurité, modifier des comportements ou recentrer l'attention des employés sur certains dangers. Par exemple, le bip de recul/cri du lynx des engins de chantier, leur couleur spécifique sont des éléments qui sont devenus courants pour l'ensemble des utilisateurs de la route. Pourquoi ne pas utiliser un nouveau son, une nouvelle couleur pour les engins afin d'impacter les habitudes ?

Les neurosciences offrent des pistes pour sortir de la routine et donner une nouvelle vie aux règles de sécurité, mais leur potentiel est parfois sous-estimé, et les idées novatrices se heurtent souvent à la réglementation en vigueur.

Mais de telles innovations sont difficiles compte tenu de la réglementation en vigueur. Étudiez-vous d'autres pistes ?

Les neurosciences donnent la possibilité de rompre avec des habitudes routinières et de prévenir la banalisation de nos messages et règles de sécurité. Bien que ce sujet soit évoqué, il ne reçoit souvent pas l'attention ni l'investissement nécessaires. Cela conduit à un oubli progressif du bien-fondé de certaines règles, normes et processus. Les neurosciences nous permettent de concevoir de nouveaux outils tels que des formations ou des jeux pour réengager les employés sur des questions de sécurité importantes.



ZOOM SUR ADDHEO

Fondé et dirigé par Isabelle Simonetto, docteur en neurosciences, le cabinet Addheo accompagne, depuis 2006, les entreprises sur le sujet des neurosciences. Pour tout savoir sur les différentes modalités d'intervention d'Addheo en entreprise « Neurosciences et sécurité » sur <https://www.addheo.com/>



la parole à

DOMINIQUE VACHER,
président de DVConseils

« Comprendre comment marche le cerveau pour prévenir. »



« Les neurosciences nous apprennent par exemple, qu'un être humain face à une contrainte qu'il juge trop importante et qu'il peut lever de façon certaine en prenant un risque potentiel, prendra presque tout le temps le risque ! Pour éviter cela, il faut agir sur l'organisation

afin que les contraintes soient les plus faibles possibles. Autre apport : la cécité d'inattention. Quand on est concentré sur une tâche dans un environnement hostile (coactivité, par ex.), le cerveau auquel nous demandons de se concentrer sur la tâche, va recevoir bruits, images... sans tenir compte de ses informations car il les considérera comme inutiles à ladite tâche... Il faut donc mettre en place des moyens d'alerte (humains et/ou techniques) pour prévenir les risques. »